

# Les caractéristiques du Roman Antillais à travers l'œuvre de Maryse Condé, Frédéric Régent et Joseph Zobel

RENATO ULLOA AGUILAR  
Escuela de Lenguas Modernas  
Universidad de Costa Rica

## Résumé

Dans cet article, on analysera les différentes caractéristiques du Roman Antillais, à partir de l'œuvre littéraire de Maryse Condé, Frédéric Régent et Joseph Zobel. On remarque surtout le caractère de littérature engagée, ainsi que les divers thèmes abordés par les auteurs des Antilles depuis la deuxième moitié du XIX<sup>ème</sup> siècle.

**Mots clés:** Roman Antillais, littérature francophone, roman engagé, préjugés de couleur, rites, traditions, le surnaturel

## Resumen

En este artículo se analizarán las diferentes características de la novela antillana, a partir de la obra literaria de Maryse Condé, Frédéric Régent y Joseph Zobel. Se destaca principalmente el carácter de literatura comprometida, así como los diversos temas abordados por los autores desde la segunda mitad del siglo XIX.

**Palabras claves:** novela antillana, literatura francófona, novela comprometida, prejuicios de color, ritos, tradiciones, lo sobrenatural

## Abstract

This article analyzes the different characteristics of the Antillean Novel in the works by Maryse Condé, Frédéric Régent and Joseph Zobel. The analysis is specially based on the literature of commitment,

as well as on diverse topics developed by the authors of the Antilles since the second half of the XIX century.

**Key words:** Novel of the Antilles, francophone literature, novel of commitment, color prejudices, rites, traditions, supernatural

## Introduction

**T**out au long de l'histoire, on a pu constater comment la production littéraire française tisse, à son tour, ses fils avec ceux de l'histoire universelle et devient, en quelque sorte, propulseur et protagoniste d'un grand nombre d'événements qui ont marqué l'histoire jusqu'à nos jours.

Nonobstant, le fait de mentionner le nom de littérature française nous fait penser absolument à la production textuelle qui se développe en métropole, c'est-à-dire en France, réduisant -de cette manière- un vaste panorama littéraire, si l'on prenait en compte aussi les productions littéraires de certaines anciennes colonies françaises, conformant actuellement les Départements d'Outre-mer (DOM) et les Territoires d'Outre-mer (TOM). C'est ainsi que, pour certains, la production littéraire des Antilles francophones pourrait et devrait être classée dans cette vaste catégorie nommée littérature française, au lieu de créer d'autres catégories pour les regrouper en dehors de la métropole.

Il est vrai que la littérature antillaise est –en quelque manière une littérature d'une originalité différente, comportant d'autres caractéristiques, ainsi que d'autres sujets lorsqu'elle est comparée à la littérature française de la métropole ; néanmoins, elles partagent

aussi certains traits en commun comme c'est le cas du caractère de la littérature engagée, qui est née et s'est développée comme une arme dénonciatrice des actes d'inégalité et d'injustice au sein de la société contemporaine.

Depuis l'apparition de la littérature francophone durant la première moitié du siècle passé, le monde littéraire a assisté au regroupement d'une vaste communauté, très diverse, qui, tout en faisant usage de la langue française, s'est imposée la tâche de participer à la création et à la diffusion de ses pensées. Dès lors, une riche production littéraire écrite en français s'est consolidée autour du globe dans des zones telles que l'Afrique noire, le Maghreb, l'Asie, les Caraïbes, le Québec, l'Océanie, ainsi que dans les autres pays d'Europe où il y a des citoyens qui ont écrit en français : la Belgique, la Suisse, le Luxembourg et la Roumanie.

Bref, le but de cet article est aussi de souligner l'essence de la littérature des Antilles très souvent oubliée ou banalisée par la critique littéraire, par l'histoire littéraire ou tout simplement par la société française dans le passé, mais aujourd'hui grâce à la littérature francophone, remise en valeur et apportant une explosion d'enrichissement interculturel à l'humanité toute entière.

## Présentation succincte des trois auteurs

### Maryse Condé

Maryse Condé, l'une des grandes figures de la littérature contemporaine, est née le 11 février 1937 à Point-à-Pitre, en Guadeloupe, où elle a effectué ses études secondaires avant de se rendre, à Paris, étudier les Lettres Classiques à la Sorbonne. En 1960, elle s'est mariée avec le comédien Mamadou Condé et elle a décidé de partir pour la Guinée où elle a dû affronter les problèmes propres aux nouveaux États indépendants. Elle s'est divorcée et avec ses quatre enfants, elle a continué son séjour en Afrique, en particulier au Ghana et au Sénégal.

En 1973, elle est rentrée en France où elle s'est remariée avec Richard Philcox et est devenue enseignante dans diverses universités, en même temps qu'elle commençait sa carrière de romancière.

Après la publication de son quatrième roman *Ségou* (1984-1985), elle a fait un court séjour en Guadeloupe, son île natale. Nonobstant, elle l'a quittée pour s'établir aux États-Unis en tant que professeur à l'université de Columbia.

Créatrice d'une vaste production littéraire, les œuvres de Maryse Condé comportent des thèmes classés dans des catégories littéraires assez variés : des romans, des récits, du théâtre, de la littérature pour la jeunesse, des anthologies, des essais, des nouvelles et des courts récits.

Un grand éventail de thèmes se déploie dans ses œuvres ; on y retrouve des sujets tels que l'esclavage dans les livres *Ségou* (1984-1985) et *Moi, Tituba, sorcière noire de Salem* (1986). Il

y a aussi l'ascension sociale dans : *La Vie Scélérate* (1987), en passant par la recherche des racines culturelles dans : *Les Derniers Rois Mages* (1992) ; on trouve également l'idéal religieux dans l'œuvre : *La Colonie du Nouveau Monde* (1993) ; par ailleurs l'ascendance floue dans les livres : *Desirada* (1997) et *Célanire cou-coupé* (2000), ainsi que des histoires d'amour dans les romans : *Une Saison à Rihata* (1981) et *La Migration des cœurs* (1995). D'autres œuvres littéraires célèbres sont : *Traversée de la mangrove* (1989), *Le Cœur à rire et à pleurer, contes vrais de mon enfance* (1999) qui est un roman autobiographique. Enfin, il faut aussi citer *La Belle Créole* (2001), *Histoire de la femme cannibale* (2003), *En attendant la montée des eaux* (2010) et *La Vie sans fards* (2012).

Tout au long de sa carrière de romancière, Maryse Condé a obtenu des récompenses reconnaissant la qualité littéraire de ses œuvres ; parmi les prix et les distinctions les plus remarquables, on peut mentionner : Le Grand Prix Littéraire de la Femme Prix Alain Boucheron, qu'elle a obtenu en 1987 pour *Moi, Tituba, sorcière noire de Salem*. Puis, elle a eu le prix de l'Académie Française (1988), pour *La Vie Scélérate*. Ensuite, elle a décroché le Prix Libérateur (Allemagne) (1988), pour *Ségou: Les murailles de terre*. On lui a octroyé le Prix Puterbaugh (1993), pour l'ensemble de son œuvre. Puis, le 50e Grand Prix Littéraire des jeunes lecteurs de l'Île de France (1994), pour *Moi, Tituba, sorcière noire de Salem*. On lui a donné le Prix Carbet de la Caraïbe (1997), pour *Desirada*. Elle est devenue Membre honoraire de l'Académie des Lettres du Québec (1998). Elle a obtenu le Prix

Marguerite Yourcenar (1999) (décerné aux écrivains de langue française vivant aux États-Unis), pour *Le Cœur à rire et à pleurer*. Elle a été nommée Commandeur dans l'Ordre des Arts et des Lettres de la France (2001), ainsi que Chevalier de la Légion d'Honneur (2004). Elle a conquis le Hurston/Wright Legacy Award (2005) en catégorie fiction, pour *Who Slashed Celanire's Throat?* On lui a donné le Certificat d'Honneur Maurice Cagnon du Conseil International d'Études Francophones (CIEF) (2006). D'ailleurs, elle a remporté le Prix Tropiques (2007), pour *Victoire, des saveurs et des mots*. On lui a accordé le Trophée des Arts Afro-Caribéens (2008) en catégorie fiction, pour *Les belles ténébreuses*. En plus, elle a obtenu le Trophée d'honneur aux Trophées des Arts Afro-caribéens (2009), pour l'ensemble de son œuvre ainsi que Le Grand Prix du roman métis (2010), pour *En attendant la montée des eaux*. Et finalement, on lui a décerné Le Prix Fetkann de la mémoire (2012), pour *La Vie sans fards*.

Comme on a pu le constater, la polyvalence de Maryse Condé, en tant qu'écrivaine, a énormément marqué sa carrière littéraire ; capable de faire des aller-retour et de se sentir à l'aise entre le roman, le récit, le théâtre, la littérature pour la jeunesse, les anthologies, les essais, les nouvelles et les courts récits, cette écrivaine a contribué de façon remarquable, à non seulement ébaucher un nouveau concept de littérature antillaise de langue française, mais aussi à lui offrir un nouvel horizon au-delà des bornes de la mer des Caraïbes.

### Frédéric Régent

Originaire de l'île de la Guadeloupe, aux Antilles, Frédéric Régent est pourtant né à Landau, en Allemagne, en 1969. Il possède un doctorat en histoire de l'Université de Paris I et il est devenu spécialiste dans les questions concernant l'esclavage dans les colonies françaises sous l'Ancien régime et au temps de la Révolution. En 2004, il a publié son œuvre : *Esclavage, métissage, liberté : La Révolution française en Guadeloupe 1789-1802*. Grâce à cette œuvre, il a obtenu le prix Henri Hertz de la Chancellerie des Universités de Paris.

Après une saison consacrée à l'enseignement à l'Université des Antilles-Guyane, Frédéric Régent a publié, en 2007, son ouvrage intitulé : *La France et ses esclaves, de la colonisation aux abolitions 1620-1848*.

Actuellement, Frédéric Régent est maître de conférences à l'Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, au sein de l'Institut d'Histoire de la Révolution Française.

### Joseph Zobel

Joseph Zobel est sans doute l'un des principaux auteurs de la littérature des Antilles; il est né à Rivière-Salée, dans le Sud de la Martinique, le 26 avril 1915. Issu d'une famille modeste, comme on a pu le constater à travers son roman autobiographie *La Rue cases-nègres*, il a été élevé par sa grand-mère Man Tine, ouvrière dans la plantation de canne à sucre. Dans le but de poursuivre ses études, il a dû rejoindre sa mère à Fort-de-France. Son rêve d'étudier architecture en France a été brisé par la Seconde Guerre Mondiale. Il se consacre donc à l'écriture de

quelques nouvelles décrivant la vie du monde rural martiniquais ; c'est ainsi que commence sa carrière littéraire, et encouragé par Aimé Césaire, Zobel écrit le roman *Diab'-là*, publié en 1947. En 1950, il a publié pour la première fois son roman *La Rue cases-nègres*; avec cet ouvrage Zobel reçoit le prix des lecteurs, décerné par *La Gazette des Lecteurs*.

En 1957, Joseph Zobel entreprend un voyage en Afrique qui lui a permis de devenir directeur du collège de Ziguinchor, actuel Lycée Djignabo, en Casamance, au Sénégal. Aussi, il a produit des émissions éducatives et culturelles transmises sur les ondes de la Radio du Sénégal, des émissions écoutées, désormais, dans toute l'Afrique Occidentale Francophone.

Après sa retraite, Joseph Zobel s'est installé en France en 1974, où il a continué avec son travail d'écriture jusqu' à son décès. Parmi son œuvre, plusieurs romans racontent la vie rurale de la Martinique, dont on peut citer: *Diab'-là*, *Les Jours immobiles*, *Les Mains pleines d'oiseaux* (roman réécrit en 1978). Le genre poétique n'est pas étrange pour Zobel, et en 1994 il a publié *Poèmes d'Amour et de Silence*. Ensuite, en mars 2002, Zobel a publié le recueil *Gertal et autres nouvelles*. Quatre ans avant son décès, le Salon du Livre Insulaire d'Ouessant lui a décerné son Grand Prix, pour l'ensemble de son œuvre, en août 2002. Finalement, Joseph Zobel est décédé le 17 juin 2006 à Alès, en France.

## Les caractéristiques du Roman Antillais

Le Roman Antillais devient, à partir de 1880, un bel exemple du vaste panorama de littérature d'expression française. La grande variété de thèmes, ainsi que les différentes manières de les aborder reflètent- en quelque sorte- le caractère complexe d'une réalité sociale propre aux Antilles.

Les premières productions écrites antillaises naissent à partir de la fondation, en 1880, des journaux locaux tels que *Le Progrès*, *Les Antilles Socialistes*, *La Vérité*, *Le Peuple* et *La Justice*. Pendant de longues années, c'est par le biais de la presse que nous avons le témoignage de la vie des îles, des premières revendications et des conflits de leurs habitants. (Condé, 1977 : 7)

Ces premières productions écrites, nous ont présenté non seulement les idées politiques et la manière de penser du peuple antillais, sinon aussi sa façon de vivre jour après jour, ainsi que les conflits politiques et sociaux existants dans les îles de la Caraïbe.

Le choix de thèmes présents dans le Roman Antillais, tels que le travail dans les plantations de canne à sucre, les conflits entre les Blancs et les Noirs, les conditions de vie des habitants, parmi d'autres, constituent une peinture fidèle de la société antillaise. Ces thèmes font partie de la vie quotidienne des habitants des Antilles qui n'échappent pas d'une part aux rudes conditions du travail dans les plantations de canne à sucre ou de tabac, et d'autre part, de tous les conflits quotidiennement y présents, tels que les multiples différences entre l'employeur et l'employé.

Il faudrait attendre plus de trente ans pour assister à la naissance des

premiers romans antillais : *Questions de couleur : Blanches et Noirs*, de Oruno Lara (1923) et *Sous l'Esclavage*, de Sully Lara (1935). Ces deux romans, dont l'intrigue est pauvre, abordent des thèmes comme la couleur de la peau, le racisme et l'esclavage. (Condé, 1977 : 8) Comme c'est évident, ces deux premiers romans s'inspirent des thèmes quotidiens de la société antillaise de l'époque ; ils représentent la genèse de la production littéraire des Antillais qui annonçait déjà un excellent avenir.

Comme on l'a déjà mentionné, le Roman Antillais est présenté comme un roman engagé à faire connaître la vraie essence de la société insulaire ; c'est pourquoi les auteurs de ce genre littéraire montrent plusieurs sujets représentant, non seulement l'histoire de la société, mais aussi celle de l'identité antillaise.

Le Roman Antillais, d'après Condé (1977), a comme caractéristique le fait d'être un « roman engagé », mais bien évidemment la notion d'engagement est une conception plus vaste que celle à laquelle on est déjà habitué ; c'est ce qu'elle explique par la suite:

Pour nous, nous appelons engagement, la restitution fidèle d'une réalité que l'auteur s'efforce d'appréhender et d'explicitier. À la limite, pour nous, toute littérature est engagée dès qu'elle n'exprime pas uniquement le fantasme ou la rêverie individuelle, mais a pour objet le fait national. Or, qu'il s'agisse du milieu rural ou du milieu urbain du peuple, de la petite ou de la moyenne bourgeoisie, l'écrivain antillais est uniquement concerné par le fait social ou politique. Même les écrivains dits exotiques entendaient que la justice soit rendue d'une certaine manière à leur

terre par l'amour qu'ils prétendaient susciter pour elle. (Condé, 1977 : 13)

Comme le mentionne Condé, le caractère engagé chez l'écrivain antillais se voit reflété dans son désir de restituer de façon fidèle cette réalité du peuple, soit du milieu rural ou du milieu urbain, qu'il a dû avant tout percevoir dans le but de pouvoir l'exposer ultérieurement. De cette manière, l'écrivain doit être sensible aux faits sociaux et politiques présents dans son entourage.

Alors, l'écrivain antillais s'engage, de plus en plus, à montrer cette réalité sociale propre aux habitants des îles de la Martinique ou de la Guadeloupe, et de cette façon faire connaître aux autres la vraie essence des Antilles, qui ne se réduit pas seulement à une image assez romantique des îles paradisiaques. En quelque sorte, ce caractère engagé devient un peu contestataire vis-à-vis de l'identité antillaise créée et façonnée depuis la métropole. C'est pourquoi Condé nous éclaire cet aspect en déclarant que :

La société antillaise est une société dépendante- économiquement, politiquement, culturellement. Elle est rattachée à travers les mers à une « métropole » qui infléchit sa vie. Cette métropole a posé sur elle un certain regard et l'a folklorisée. C'est-à-dire qu'ayant la nostalgie de paradis perdu, elle en a privilégié certains aspects au détriment d'autres (ainsi les palmiers et les cocotiers au détriment des hommes) et a forgé une réalité dans laquelle peu d'Antillais se reconnaissent. (Condé, 1977 : 13)

Pour Condé, afin de s'opposer à cette image folklorisée et nostalgique

des Antilles, l'auteur est invité à s'occuper de faire trépasser cette idée d'une fausse réalité antillaise et, en revanche, il devra montrer la vraie essence de la société insulaire.

Enfin, pour pouvoir appréhender dans le Roman Antillais cette peinture fidèle de la société comprenant la vie rurale et la société urbaine, il faudra aussi tenir compte d'autres aspects tels que : les préjugés de couleur, le passé et l'utilisation du créole comme langue de communication, l'importance des rites, des traditions et du surnaturel.

### **Le passé**

Le Roman Antillais, en tant que créateur de cette peinture de la société insulaire, ne peut pas se permettre d'oublier que toute société a un passé ; parfois ce passé est plus doux, des fois plus dur. Dans le cas de la société antillaise, il s'agit d'un passé assez douloureux et honteux. D'après Butel (2007), les Antilles représentaient un enjeu international et économique dès les règnes de Louis XIII et de Louis XIV, et ont continué à l'être jusqu'au début du XIX<sup>ème</sup> siècle. Elles ont été, en effet, avant tout des terres de plantation pour la production de denrées exotiques pour les Européens tels que : du tabac, du sucre et du café aux modes de consommation grandissant sans cesse en Europe. Les découvreurs n'ont pas hésité, dès les premiers temps de la conquête, à y jeter les bases d'une société de plantation, d'abord fondée sur la destruction de l'Amérindien, premier habitant des Iles, puis sur la servitude du cultivateur, l'engagé blanc et l'esclave africain, Selon Butel (2007), dans la phase pionnière de la colonisation antillaise, le recrutement

jouait un rôle primordial pour fournir les îles d'une main-d'œuvre. La plupart des recrutés blancs étaient d'origine paysanne, issus des campagnes normandes ; ils partaient aux îles, pour travailler pour une période de trois ans ; nonobstant, beaucoup parmi eux— décimés par les maladies pulmonaires ou les fièvres— n'atteignaient pas le terme des trois ans.

À la lumière de cette situation précaire de la main-d'œuvre dans les plantations de tabac, les plaintes des gouverneurs des îles n'ont fait qu'augmenter. En 1647, en Guadeloupe, le gouverneur Houel se plaignait de l'insuffisance et de l'inadaptation des engagés aux besoins de la culture, et il suggérait de les remplacer par des esclaves. Donc, ce recours à l'esclavage des Africains a coïncidé avec l'introduction de la plantation sucrière aux Antilles. (Butel, 2007 :46)

Même si de nos jours, la traite de Noirs nous paraît une affaire assez éloignée dans l'histoire, les écrivains antillais lui accordent encore une grande importance : « C'est du ventre des négriers que sont sortis les ancêtres des Antillais de couleur et ils ne cessent de se tourner vers lui, d'y retourner par la pensée, de magnifier le terrible voyage ou de s'apitoyer sur lui. » (Condé, 1977)

D'après Condé, ce sont les bateaux négriers qui ont accouché— métaphoriquement— pendant des siècles une énorme quantité d'esclaves, ancêtres des Antillais de couleur, suite à un voyage triangulaire qui s'initiait sur la côte ouest du continent africain, en passant par les ports négriers français de Nantes, La Rochelle, Bordeaux, Le Havre, Saint-Malo, Dunkerque et Marseille, et débarquant enfin sur les îles de la Caraïbe.

On pourrait dire que pour Condé, les Antillais ne cessent pas de penser à ce triste voyage dans la cale des bateaux négriers et peut-être, ils songent à le faire un jour à l'envers, bien sûr, dans d'autres conditions dans le but de regagner l'Afrique mère, selon le rêve déjà ébauché dans les idéaux de Marcus Garvey.<sup>1</sup>

L'esclavage et la plantation –des thèmes récurrents dans la littérature des Antilles– sont abordés de différentes manières par chaque auteur. Tout roman antillais comporte une séquence sur l'esclavage, traitée selon le tempérament de l'auteur sur le mode pathétique ou vengeur. Aucun n'y demeure indifférent. (Condé, 1977 : 15)

### **Les préjugés de couleur et l'esclavage**

Depuis les premiers temps de l'histoire de l'humanité, la couleur de la peau a fait l'objet de divers classements, de discriminations, ainsi que d'assujettissements dans la société. Selon Cugoano, cité par Sala (1987) dans son livre intitulé *Le Code Noir ou le calvaire de Canaan*, déjà dans la *Bible*, on parle de la vente de personnes : « Celui qui volera un homme et le vendra, mourra dès qu'il sera convaincu de son crime » (Exode 21,16). D'ailleurs, les protecteurs et les fauteurs de l'esclavage n'arrêtaient pas de chercher dans la *Bible*, la justification de leurs crimes ; ils soutenaient que la loi de Moïse et la pratique constante étaient favorables à l'autorisation de la servitude ; en plus, ils ajoutaient que les Africains, dû à leur caractère et à leur couleur étaient particulièrement destinés à porter des fers. Cugoano ajoute que, basés sur les Écritures

judéo-chrétiennes, les guerres des Israélites, l'exil et l'esclavage de Cananéens ont toujours servi de prétexte aux oppresseurs du peuple africain pour sauvegarder leur barbarie.

Il est donc évident que diverses raisons ont été à l'origine de la sujétion des peuples depuis l'Antiquité. La couleur de la peau a servi pour assujettir une grande partie d'un continent. Cela nous amène à essayer de répondre à cette question : qu'est-ce que les préjugés de couleur ? Selon Condé (1977), ils sont le reflet féroce du rapport existant entre dominant et dominé, entre exploiteur et exploité. C'est une lutte pour mesurer la force de l'individu ; sans doute dans ce cas, la force et la puissance du Maître repose sur la blancheur de sa peau. Donc, il semblerait qu'il est fort et puissant parce qu'il est Blanc et que se rapprocher de sa couleur, serait essayer de s'approprier de son pouvoir. D'après Sala (1987), le Blanc supérieur juridiquement, selon le Code Noir promulgué en 1685, peut rédimmer l'esclave ; de cette façon, en faisant appel à l'article 9 de ce Code, un Blanc libre en épousant dans les formes observées par l'Eglise une esclave, la libère.

Les préjugés de couleur ont été utilisés pour justifier les rapports inégaux existant, dans la société antillaise, entre maître et serviteur ; cette relation de dominé et de dominant est basée sur la couleur de la peau des personnes. Déjà pendant l'époque coloniale aux Antilles, le fait d'être Blanc était plus avantageux ; étant donné que dans un cadre juridique l'homme blanc était supérieur à l'homme noir, ce dernier devait subir des fléaux que le Blanc n'imaginait même pas. Pour une esclave le salut venait accompagné

d'un mariage avec un Blanc qui la libérait à son tour d'une vie d'esclavage et de souffrance.

Le passé, avec ses histoires d'esclavages et de sujétion, aboutit directement aux préjugés de couleur dans la société antillaise et se voit reflété dans la littérature antillaise; on peut mieux illustrer cet aspect par l'extrait d'un passage du livre de Frédéric Régent, *Esclavage, métissage et liberté. La Révolution française en Guadeloupe 1789-1802* :

Angélique : J'ai fait un malheur !

-Quel malheur ? répond Marc.

Angélique : J'ai fait un nègre et j'en ai honte. Le monde dira que j'ai affaire avec un Blanc et j'ai fait un nègre.

Angélique engage Marc à aller enterrer le nouveau-né.

Marc lui dit : Cet enfant n'est pas mort !

-N'importe, dit Angélique, enterre-le toujours.

Marc répond : Le malheur va toujours sur moi.

-N'aie pas peur, répond Angélique, il n'y a personne ici, d'ailleurs le blâme ne peut tomber que sur moi.

Alors Marc prend le nouveau -né vivant et va l'enterrer dans un lieu écarté de la maison et remplit la fosse avec de la terre, des roches et des feuillages. (Régent, 2004 : 11)

Ce passage montre d'une façon assez évidente les vastes préjugés de couleur existant dans la société antillaise après la Révolution française, où le fait de ne pas être né blanc ou mulâtre, surtout dans le cas de l'enfant d'Angélique, concubine d'un Blanc, était considéré comme une contrainte, non seulement dans la promotion sociale,

sinon aussi pour le confort matériel de l'individu. Angélique, qui avait le désir d'atteindre une couche sociale supérieure à celle à laquelle elle appartenait par le fait de la couleur de sa peau, voit brisé son rêve d'ascension sociale, ainsi que de confort matériel à cause de la couleur de la peau de son enfant. Cet enfant noir éveille chez Angélique un sentiment, non seulement de haine sinon d'égoïsme, qui lui voile les bons sentiments et qui l'amène vers l'assassinat d'un innocent ; même si Marc lui a fait remarquer que le nouveau-né n'était pas mort, la peur aux futurs commentaires défavorables de la société était plus forte que la raison et ont fait qu'Angélique insiste sur le fait d'enterrer le bébé, dans le but d'éviter le commérage et de mettre en risque sa liberté.

Par ailleurs, malgré la première proclamation de l'abolition de l'esclavage, le 4 février 1794, le métissage reste un atout, comme avant la Révolution quand il permettait à beaucoup d'enfants d'esclaves d'accéder à la liberté (Régent, 2004 : 11). Pour Régent, la société esclavagiste n'était pas complètement fermée et la condition d'esclave n'était pas non plus immuable, elle pouvait changer ; de cette façon le métissage devient la source où est née une nouvelle classe juridique : les libres de couleurs. Arnold Sio, cité par Régent, dit que la place de ces individus dans l'ordre colonial est chargée d'ambiguïté ; d'une part, ils ne sont plus esclaves, mais d'autre part, ils ne sont pas totalement libres.

Selon Régent (2004), le nombre réduit de Blanches dans les colonies a conduit inévitablement à un grand nombre de maîtres à avoir des relations avec les femmes esclaves qu'ils possédaient ; en opposition à ce qui

était écrit dans la première partie de l'article 9 du Code Noir :

Les hommes libres qui auront eu un ou plusieurs enfants de leurs concubinages avec leurs esclaves, ensemble les maîtres qui les auront soufferts, seront chacun condamné en une amende de deux mille livres de sucre. Et s'ils sont les maîtres de l'esclave de laquelle ils auront eu les dits enfants, voulons qu'autre l'amende, ils soient privés de l'esclave et des enfants, et qu'elle et eux soient confisqués au profit de l'hôpital, sans jamais pouvoir être affranchis. N'entendons toutefois le présent article avoir lieu, lorsque l'homme libre qui n'était point marié à une autre personne durant son concubinage avec son esclave, épousera dans les formes observées par l'Église sa dite esclave, qui sera affranchie par ce moyen, et les esclaves rendus libres et légitimes.

Les enfants métis, nés de ces relations, n'ont fait qu'augmenter cette classe juridique, appelée plus tard par Régent comme les Rouges. Ce terme désignait, avant l'abolition de l'esclavage, des esclaves nègres clairs de peau ou de sang-mêlé.

Sans doute, durant la colonie, la couleur de la peau représentait pour quelques-uns un avantage, un synonyme de promotion sociale et de réussite, et pour quelques-autres un désavantage ; heureusement, la société a progressé à travers les siècles et la ségrégation a diminué énormément ; nonobstant, il existe encore des pays où l'accès aux droits et à des meilleures conditions de vie est déterminé en fonction de la couleur de la peau, donc il reste à faire encore quelques efforts collectifs pour l'élimination totale de ce type de discrimination.

## La vie rurale

Parmi les caractéristiques du Roman Antillais, une place importante est toujours accordée aux mœurs de la vie rurale. La campagne est dévoilée sous une image séduisante imprégnée de traditions, de coutumes et d'originalité regroupant l'essentiel de l'être antillais, comme l'explique Joseph Zobel, dans son œuvre *La Rue cases- nègres* :

Le lundi, m'man Tine va à la rivière et m'emmène avec elle.

La rivière passe loin de la plantation, et pour s'y rendre, il y a un long chemin à parcourir.

Nous partions de bonne heure, car m'man Tine s'évertuait à arriver la première pour choisir sa place et s'installer de préférence à l'endroit où une grosse pierre, creusée en forme de terrine, pouvait contenir du linge qu'elle y faisait tremper.

Les lavandières se mettaient au fur et à mesure tout au fil de l'eau, debout, de distance en distance bavardant, frottaient et fouillaient leurs hardes.

M'man Tine préférait s'isoler, parce qu'elle se méfiait de ces femmes-là dont la langue était, paraît-il, indiscrete comme des cloches.

Je passais le temps à chercher des goyaves dans le petit bois ; ou bien je m'initiais à pêcher à la main de petites crevettes dans le courant de la rivière.

À midi, une vaste étendue de linge survolée de petits papillons jaunes éclatait de blancheur au soleil. Après mon déjeuner sur l'herbe, j'allais à un endroit où la rivière était pleine et lente, formant une courbe à la manière d'une route qui tourne, et je m'amusais à y lancer des cailloux qui tombaient dans l'eau avec un bruit doux, comme s'il

pleuvait de grosses gouttes de musique. (Zobel, 1974 : 66)

A travers cet extrait, Zobel nous décrit, en détail, une coutume hebdomadaire chez les paysannes. Religieusement, tous les lundis, les femmes du village se rendaient jusqu'à la rivière pour laver le linge. Entretemps, le petit Joseph profitait pour aller dans le petit bois à la recherche des fruits et aussi pour s'initier à la pêche.

L'Antillais sait que cette différence, qui constitue toute son originalité, s'est réfugiée dans les campagnes, car elles seules sont le lieu où l'on « tire » des contes, où l'on dit des devinettes et où le proverbe est l'élément courant de la conversation. (Condé, 1977 : 16) Sans doute, c'est dans les campagnes que la sagesse des vieux et l'essence de l'être ont fait leur niche, où la leçon de morale est introduite par les proverbes, et au moyen de l'oralité des contes, on perpétue l'influence des êtres mystérieux venus d'ailleurs peupler l'univers antillais. Zobel a su très bien présenter ce trait distinctif du Roman Antillais ; avec l'exemple suivant on peut voir comment les contes constituaient une partie importante dans la vie, spécialement dans celle des enfants, pour qui ce petit moment était précieux : « Parfois aussi, avec des fibres et des bouts de bois ramassés autour de lui, Médouze me fabriquait un jouet, rappelant un bonhomme ou un animal et avec quoi je m'amusais jusqu'à ce que fût venu le moment de me conter une histoire. » (Zobel, 1974 : 65)

Pour mieux comprendre cette tendance à accorder une place de privilège à la vie rurale dans les récits antillais, il faudrait revenir quelques années dans le passé, jusqu'à l'époque du

combat symbolique entre la culture de l'Européen et celle de l'Africain assujéti par le premier, où les campagnes ont joué une importance capitale pour le maintien de la culture africaine :

Dès l'heure des premiers contacts entre Maître et Esclaves, c'est-à-dire entre Européens et Africains, la culture des seconds a dû entrer dans une véritable clandestinité. C'est ainsi que l'esclave pour battre son tam-tam devait se réfugier dans les bois afin de ne pas choquer et irriter ceux qui pourraient l'entendre. Ses danses étaient qualifiées d'obscènes et ils ne pouvaient s'y livrer librement. (Condé, 1977 : 58)

D'après l'exemple de Condé, la culture de l'Africain, méprisée, incomprise et détestée par les uns, aimée et valorisée par les autres, s'avoue un destin vers la clandestinité face à la culture européenne porteuse de prestige et de renommée dans la société coloniale. Dans les grands centres urbains coloniaux, il n'existait pas de place pour la culture de l'autre ; celle qui était étrange, a dû aller se réfugier, tout d'abord dans les bois, puis se rendre à la campagne pour cohabiter et se mélanger avec la culture de l'autochtone, c'est-à-dire de l'indigène...

Une autre caractéristique importante de la vie rurale présente dans le Roman Antillais, est la possession de la terre et de la plantation, deux éléments indissociables et propres aux sociétés des Caraïbes. La terre est conçue comme une dualité représentant en même temps le bonheur pour celui qui la possède et qui en obtient tous les bénéfices, et le malheur pour celui qui doit la défricher et la travailler dans le but de nourrir les ambitions pécuniaires des propriétaires Blancs.

La terre est salut quand elle appartient à celui qui la cultive. Elle est malédiction quand elle appartient au Béké.<sup>2</sup> Le travail de la terre est saint quand il nourrit celui qui la cultive. Il est maudit quand il enrichit l'Usine ou le Béké et que le cultivateur meurt de faim. (Condé, 1977 : 11)

Condé nous présente la possession de la terre sur un axe dual où coexistent à la fois, le bien et le mal, le bonheur et le malheur, le salut et la perdition ; la perception du caractère maudit de la terre dépend, à part entier, de celui qui la possède. La terre est maudite si elle appartient au Blanc, si elle est cultivée par lui et s'il en tire des bénéfiques économiques ; par contre la terre est salut, si elle est le bien de celui qui la cultive le Noir- donc le travail de la terre est saint, s'il nourrit le cultivateur ; mais ce travail est exécration, si ce dernier meurt de faim.

D'ailleurs, la plantation n'échappe pas non plus à ce caractère haïssable, dont jouit la terre ; les plantations de canne à sucre sont vues par les campagnards comme de vrais ennemis à vaincre pour survivre à la fin de la journée. Leur caractère maudit est bien illustré par l'écrivain Joseph Zobel, dans son œuvre *La Rue Cases-Nègres*, où dès les premières conversations entre m'man Tine et son petit-fils, il présente le fléau du travail dans les plantations :

Enfin, m'man Tine me dit :

-Quand il sera midi- tu sais ? Quand la cloche de l'habitation va sonner- tu prendras un verre d'eau et tu le verseras sur cette assiette de farine. Il y a déjà de l'huile et de la morue dessus, tu auras qu'à bien mélanger et manger.

Elle me montre le plat qu'elle place à un angle de la table, à ma portée ; puis, accélérant encore ses préparatifs, elle se compose un déjeuner semblable dans un coui qu'elle cale bien soigneusement dans son panier de bambou avec quelques accessoires- entre autres, les vieux bas noirs dont elle se fait des mitaines et des jambières pour se garantir des éraflures des feuilles de canne, et parfois, une calebasse d'eau fraîche.

Puis elle bourre sa pipe et l'allume, se coiffe sur son mouchoir de son étrange chapeau de paille, serre autour de ses reins un cordon de haillon, et me dit :

-Je vais voir si le Bon Dieu me donne encore la force de lutter dans les cannes de M. le béké ! (Zobel, 1974 :18-19)

Les préparatifs de m'man Tine pour aller travailler dans les plantations sont, d'après le texte, semblables à ceux que font les guerriers avant de partir en bataille; il est nécessaire de se munir de quoi manger et de quoi boire, d'une armure composée à son tour de vieux bas noirs pour se faire des mitaines et des jambières, afin de se protéger des éraflures des feuilles des cannes, d'un chapeau de paille pour se défendre contre les agressifs coups de soleil des Caraïbes, d'une ceinture qui correspond à son cordon de haillon, et finalement de sa pipe pour se détendre au bout de quelques heures de lutte dans les champs du Béké.

L'importance du milieu rural se présente donc indéniable, étant donné cette double influence qu'il exerce sur les gens, selon qu'ils en soient propriétaires ou de simples cultivateurs.

### Les rites, les traditions et le surnaturel

La dernière caractéristique du Roman Antillais est d'une part la présence des rites, tels que le rite de la veillée funéraire - par exemple- propre aux cultures africaines. Pour Condé (1977), la veillée funéraire est une cérémonie où, pour la dernière fois, amis et parents sont en compagnie du défunt, c'est-à-dire on communique autour de lui dans une ambiance pleine de souvenirs et d'affection. Une cérémonie qui n'est pas du tout triste. D'autres rites tels que les rites lors des mariages et des naissances viennent enjoliver la société antillaise.

D'autre part, l'existence du surnaturel dans la société antillaise est un principe fondamental retrouvé dans plusieurs romans. Mille personnages invisibles peuplent l'univers antillais. Ils apparaissent traditionnellement le soir, la nuit. Certains individus ont la possibilité de se changer en animal et puis retrouver la forme humaine à leur gré. (Condé, 1977 : 60)

D'après Pagán (2004), il existe une croyance en l'occulte qui puise ses racines dans les mythes du passé, dans les traditions témoins de l'héritage des différents groupes ethniques qui ont cohabité sur les îles des Caraïbes ; de cette façon les Africains ont amené les mythes et les croyances de leurs fonds merveilleux. Pour Pagán, la sorcellerie fait partie intégrante de la vie quotidienne des Insulaires. C'est aux Antilles que les croyances dans le surnaturel et les rites magiques se mêlent au culte catholique.

Par exemple dans le roman *Moi, Tituba sorcière*, Maryse Condé réussit à bien nous présenter le réel et l'imaginaire-surnaturel existant dans la

société antillaise ; le monde visible et le monde invisible coexistent, séparés par une barrière assez fragile qui permet aux esprits de la franchir à leur guise. Tituba, orpheline après la mort de sa mère – pendue pour avoir blessé le maître de la plantation, un blanc- est prise en charge par Man Yaya, une guérisseuse. Man Yaya détenant les secrets du surnaturel, devient l'initiatrice de Tituba dans ce monde étrange. Elle a la capacité de communiquer avec les esprits, habilité vite transmise à Tituba, lors d'un rêve qu'elle a fait de sa mère.

[...] Je vis ma mère, non point pantin douloureux et désarticulé, tournoyant parmi le feuillage, mais parée des couleurs de l'amour de Yao. Je m'exclamai : Maman !

-Elle vint me prendre dans ses bras. Dieu ! Que ses lèvres étaient douces !

-Pardonne-moi d'avoir cru que je ne t'aimais pas ! À présent, je vois clair en moi et je ne te quitterai jamais !

Je criai, éperdue de bonheur :

-Yao ! Où est Yao ?

Elle se détourna :

-Il est là, lui aussi !

Et Yao m'apparut.

Je courus raconter ce rêve à Man Yaya qui pelait les racines du repas du soir. Elle eut un sourire finaud :

-Tu crois donc que c'était un rêve ?

Je demeurai interdite.

Désormais, Man Yaya m'initia à une connaissance plus haute.

Les morts ne meurent que s'ils meurent dans nos cœurs. Ils vivent si nous les chérissons, si nous honorons leur mémoire, si nous posons sur leurs tombes les mets qui de leur vivant ont eu leurs préférences, si à intervalles réguliers nous nous recueillons pour

communiquer dans leur souvenir. Ils sont là, partout autour de nous, avides d'attention, avides d'affection...

Mais gare à celui qui les irrite, car ils ne pardonnent jamais et poursuivent de leur haine implacable ceux qui les ont offensés, même par inadvertance. (Condé, 1986 :22-23)

Au moyen de cet extrait, Condé laisse entrevoir ce domaine magique des rêves, où la frontière entre le monde des morts et celui des vivants est perméable, permettant le passage des uns et des autres à leur guise. On a assisté à une réconciliation mère-fille entre Tituba et sa maman, lors d'un rêve.

Man Yaya a expliqué à sa chère Tituba comment les morts ne nous quittent jamais et ils sont toujours autour de nous, si nous honorons leur mémoire et si nous les chérissons en mettant sur leurs tombes les mets que de leur vivant ils aimaient. Cela nous fait penser à la fête des Morts au Mexique (Día de Muertos), ayant lieu la nuit de la Toussaint, où propres et étranges se réjouissent des magnifiques autels construits à la mémoire des défunts, où des friandises, des photos, des alcools, des fleurs, des Catrinas<sup>3</sup> et d'autres objets se donnent rendez-vous cette nuit pour orner les tombes des morts. Célèbres sont les festivités du jour de Morts à Pátzcuaro, État de Michoacán, au Mexique.

D'après Pagán (2004), Tituba acquiert le pouvoir magique du déplacement invisible, cette capacité lui permet d'aider les humains sans qu'ils s'en rendent compte. Mais peut-être un pouvoir supérieur lui est conféré avec la mort, celui du secret de la métamorphose :

Man Yaya m'apprit les prières, les litanies, les gestes propitiatoires. Elle m'apprit à me changer en oiseau sur la branche, en insecte dans l'herbe sèche, en grenouille coassant dans la boue de la rivière Ormonde quand je voulais me délasser de la forme que j'avais reçue à la naissance. Elle m'apprit surtout les sacrifices. (Condé, 1986 :23)

Tituba, l'héroïne du roman de Condé, tantôt oiseau, tantôt insecte ou grenouille, subit, de la même façon que plusieurs personnages du Roman Antillais, ses cycles de métamorphoses, caractéristique omniprésente dans les productions littéraires des îles des Caraïbes.

Voici un autre exemple de métamorphose de Tituba :

Parfois, et c'est étrange, il me prend fantaisie de retrouver forme mortelle. Alors, je me transforme. Je me change en anoli et je tire mon couteau quand les enfants s'approchent de moi, armés de petits lassos de paille. Parfois je me fais coq guimbe dans le pitt' et je me soule de braillements bien plus que de rhum. Ah ! J'aime l'excitation de l'esclave à qui je permets de remporter le combat ! Il s'en va d'un pas dansant, brandissant le poing en un geste qui bientôt symbolisera d'autres victoires. Parfois je me change en oiseau...

Parfois enfin, je me fais chèvre et caracole aux alentours de Samantha qui n'est pas dupe... (Condé, 1986 : 273)

Les déguisements de son aspect corporel permettent de recréer l'attitude des enfants vis-à-vis de certains animaux. Elle participe au bonheur des esclaves. Tour à tour, elle est lézard, oiseau, coq et chèvre.

Le personnage de Tituba, créé par Condé, possède certaines facultés qui lui facilitent le lien entre le monde réel et le monde irréel :

La faculté de communiquer avec les invisibles, de garder un lien constant avec les disparus, de soigner, de guérir n'est-elle pas une grâce supérieure de nature à inspirer respect, admiration et gratitude ? (Condé, 1986 :34)

Tituba a la capacité de changer sa forme humaine à bon gré en insecte, en grenouille, en oiseau, en coq, en chèvre ou en lézard, pour n'en citer que quelques exemples, et puis la retrouver facilement.

## Conclusions

La littérature nous permet de mieux comprendre les caractéristiques d'une société, en analysant de façon détaillée les différentes conceptions culturelles, religieuses, historiques et sociales. La littérature, en particulier le Roman Antillais, nous fait découvrir une image réelle des peuples insulaires, loin de celle typique et idéalisée qui nous est présentée depuis la métropole.

C'est son caractère engagé, mais aussi sa fonction sociale qui ont ébauché pour le Roman Antillais un nouvel horizon littéraire, construit à partir des faits du passé, d'une histoire quelquefois dure et difficile, orné de rites et des traditions, mais séparée par les préjugés de couleur, existant pour nous rappeler le rapport barbare entre dominant et dominé dans une société éloignée de la métropole continentale.

Finalement, à l'aide de ces exemples tirés de plusieurs romans antillais, on peut constater que les thèmes du

suraturel, du passé, de la vie rurale, des mœurs et des traditions sont présents dans tout l'espace géographique constitué par l'archipel des Antilles. Cette étude peut constituer un point de départ pour la réalisation de futures études, destinées à analyser les caractéristiques du Roman Antillais dans des œuvres littéraires des îles antillaises d'expression anglaise ou espagnole.

## Notes

1. Marcus Mosiah Garvey est un leader noir du xxème siècle. Précurseur du Panafricanisme, il se fait le chantre de l'union des noirs du monde entier à travers son journal *The Negro World* (fondé en 1917 aux États-Unis) et le promoteur obstiné du retour des descendants des esclaves noirs vers l'Afrique, ce qu'on appelait le « Back to Africa » ou la « Repatriation ». Il crée en 1919 la *Black Star Line*, une compagnie maritime transatlantique qui avait pour but de « servir de lien entre les peuples de couleur du monde dans leurs rapports commerciaux et industriels ». Elle fut entièrement financée par « la souscription et l'émission d'actions acquises par des personnes noires ordinaires, attirées par l'idée d'une émigration vers la « nation nègre indépendante » conceptualisée par Garvey ». Marcus Garvey a séjourné à Limon, au Costa Rica, en 1910 ; puis en 1914, il retourne en Jamaïque et fonde l'UNIA (Association Universelle pour l'Amélioration de l'Homme Noir).
2. Béké ou Blanc pays : nom donné aux européens venus peupler les Antilles.
3. La Catrina est un personnage populaire de la culture mexicaine ; il s'agit d'un squelette féminin vêtu de riches

habits et portant généralement un chapeau très élégant, provenant d'Europe et caractéristique de la bourgeoisie portoricaine ; elle a une fonction de memento mori, destiné à rappeler que les différences de statut social n'ont aucune importance face à la mort.

4. Petit lézard.

### Bibliographie

- Adelaïde-Merlande, Jacques. *Histoire générale des Antilles et des Guyanes: Des Précolombiens à nos jours*. Paris: Éditions L'Harmattan, 1994.
- Allouache, Ferroudja et Blondeau, Nicole. *Littérature progressive de la Francophonie*. Paris : CLE International, 2008.
- Antoine, Régis. *La littérature franco-antillaise: Haïti, Guadeloupe et Martinique*. Paris: Éditions Karthala, 1992.
- Butel, Paul. *Histoire des Antilles françaises: XVII<sup>ème</sup> -XX<sup>ème</sup> siècle*. Paris: Éditions Perrin, 2007.
- Chamoiseau, Patrick et Confiant, Raphaël. *Lettres créoles: Tracées antillaises et continentales de la littérature Haïti, Guadeloupe, Martinique, Guyane 1635-1975*. Paris: Éditions Hatier, 1991.
- Chancé, Dominique. *Histoire des littératures antillaises*. Paris: Éditions Ellipses, 2005.
- Condé, Maryse. *Histoire de la femme cannibale*. Paris : Éditions Mercure de France, 2003.
- . *La Belle Créole*. Paris: Éditions Mercure de France, 2001.
- . *La faute à la vie*. Paris: Éditions Lansman, 2009.

- . *La vie sans fards*. Paris: Éditions Jean-Claude Lattès, 2012.
- . *La vie scélérate*. Paris : Éditions Seghers, 1987.
- . *Le cœur à rire et à pleurer: souvenirs de mon enfance*. Paris: Éditions Robert Laffont, 1999.
- . *Le Roman Antillais Tome 1* . Paris: Éditions Fernand Nathan , 1977.
- . *Le Roman Antillais Tome 2* . Paris: Éditions Fernand Nathan, 1977.
- . *Les derniers rois mages*. Paris : Éditions Mercure de France, 1992.
- . *Moi, Tituba sorcière... Noire de Salem*. Paris: Mercure de France, 1986.
- . *Rêves amers*. Paris: Éditions Bayard, 2001.
- Condé, Maryse. *La colonie du nouveau monde*. Paris: Éditions Robert Laffont, 1993.
- Régent, Frédéric. *Esclavage, métissage, liberté: La Révolution française en Guadeloupe 1789-1802*. Paris: Éditions Grasset & Fasquelle, 2004.
- Rosello, Mireille. *Littérature et identité créole aux Antilles*. Paris: Éditions Karthala, 1992.
- Sala-Molins, Louis. *Le Code Noir ou le Calvaire de Canaan*. Paris: Presses Universitaires de France, 1987.
- Zobel, Joseph. *La Rue Cases-Nègres*. Paris : Éditions Présence Africaine, 1974.
- Biographie de Frédéric Régent.  
<http://www.cnmhe.fr/spip.php?article862>  
Consulté le 11 décembre 2016.
- Biographie de Joseph Zobel.  
<http://ile-en-ile.org/zobel/> Consulté le 11 décembre 2016.